

Joël Roussiez

La Cinquième île



Le Tout sur le Tout

Je me posais devant ma table délicate ne sachant où aller, la nuit ne viendrait pas avant quelques heures. Je n'avais d'ailleurs pas envie de bouger, la veille j'avais assez bu; dans mon crâne battait l'ivresse d'un soir... je rêvais de contacts, je ne les cherchais pas.

Je me posais devant ma table pour accomplir la tâche délicate qui me pressait. Je me donnais du plaisir, poussé je ne sais comment, par un désir. L'ivresse d'un soir naviguait librement dans mon crâne. Pendant un long temps, c'est-à-dire toute la matinée, j'avais eu l'impression que j'allais éclater, j'avais bien essayé de dormir mais le téléphone m'avait dérangé. C'est bien plus tard qu'enfin je décidai de ne rien faire, je décidai qu'on pouvait attendre demain, moi et mon crâne.

Je me posais devant ma table, il me semblait que je ne cessais de me poser. Je revenais sans cesse devant ma tâche délicate, je m'asseyais, je commençais... J'oubliais, je recommençais; ainsi passait la journée, une journée pendant laquelle je ne faisais rien, ce qui soulageait mon crâne des vaines fatigues de l'action. A l'heure dont je parle je commençais à voir se dissiper les brumes de l'ivresse, je pouvais remuer lentement. Je me posais devant ma table...

Un poids curieux s'était accumulé derrière ma tête, un poids qui me faisait pencher vers une sorte d'action — ma tâche ? Je ne savais pas encore ce que j'allais faire mais il le fallait puisqu'un poids me poussait, il voulait se libérer de moi, je n'offrais aucune résistance, j'aimais être poussé : c'est ainsi que je me consacrais en cette fin de journée pendant quelques heures à ma tâche, tâche inutile qui m'amusait.

Il me venait toutes sortes d'idées et je ne me décidais pas (je ne sais pas pourquoi) à les laisser passer. Je résistais, vainement il est vrai, mais je résistais. Je ne voulais rien entreprendre, seulement sentir le souffle de la douleur qui me quittait. Elle était partie, je tentais de la faire revenir avec une cigarette, elle ne revenait pas. J'étais en pleine santé sauf qu'autour des yeux je sentais un petit poids, quelque chose comme de la brume qui pèse — difficile à imaginer —, du sable peut-être s'était logé là, entre paupière et iris, du sable salé parce qu'il piquait.

Je me sentais si chaud à l'intérieur qu'une sensualité vaporeuse semblait envahir l'appartement dans lequel littéralement je fondais. Des jambes passaient près de la fenêtre, je n'avais besoin de personne, la chaleur tout entière était pour moi, autour de moi. Je me posais devant ma table délicate parce que cela pesait bizarrement, je me sentais obligé de faire quelque chose. Il me semblait que c'était une habitude faite pour passer le temps, une habitude comme une gêne, inévitablement; elle occupait le temps, elle le voulait tout pour elle, elle qui rongerait lentement mon sang pendant que j'aurais pu continuer à lire, à dormir..., à ne rien entreprendre du tout. Mais voilà, je me sentais poussé, je ne voulais rien perdre de ce mouvement, j'écoutais le souffle qui disparaissait dans un désert, je voulais en sentir le passage, être attentif; j'avais peur de perdre ce qui s'en allait — comme si cela m'appartenait ? J'aurais voulu être tranquille mais je sautai sur le premier bateau; peut-être tout simplement parce que j'avais besoin de mouvement. Ce jour-là, celui dont je parle, mon corps était vraiment fatigué mais il fallait que je construisse un mouvement autour de moi, j'étais attentif à tout, je ne pouvais pas échapper à moi-même, et pourtant c'était possible. Je crois que je ne cherchais pas de réels contacts. La chaleur s'enfonçait en moi, elle se répandait lentement dans mon corps, je me sentais chez moi, un chez moi qui s'en allait et venait vers moi... Une feuille me faisait sursauter en bougeant légèrement sous les effets du vent...

Le vent soufflait sous ma porte, un bateau dans le port s'apprêtait à partir. J'entendais tout cela qui ne me concernait pas. C'était la ligne régulière nous reliant à l'Afrique. Le navire s'en allait dans ce pays lointain, le pays de l'enfance, comme il m'arrivait de penser. Les sons venaient à moi, ils participaient en entrant sous la porte à mon monde, celui que je n'avais pas construit mais que je sentais ce jour-là comme une couverture...

Je m'enroulai dans mon lit pour avoir chaud, le temps s'était refroidi avec le soir ou bien était-ce la fatigue d'un autre soir qui me rendait frileux ? Le vent passait avec pour image celle d'une feuille glissant dessous ma porte... Je rêvais de voyage autour de ma chambre, mais je n'étais pas vraiment bien puisque demain il me semblait quelque chose ne serait plus. L'ivresse d'un soir aurait définitivement disparu, plus tard encore j'aurais oublié, je recommencerais chaque fois moins malade parce qu'avec l'habitude...

Le bateau hurlait qu'il ne voulait pas partir, personne n'en doutait. Il était tard, la nuit venait, il n'y avait rien à voir dehors... Le navire s'en allait pour l'Afrique régulièrement, ce n'était plus un voyage mais presque un travail. J'avais cessé d'attendre devant ma table, j'étais au lit maintenant, à l'heure dont je parle, une heure aussi qui s'en allait doucement sans qu'il soit possible de la retenir. Le bateau partait, il manœuvrait dans le port pour aller vers un autre port avec tout l'équipage qui se foutait des ports depuis bien longtemps parce que, vus d'un bateau, tous les ports se ressemblent — il paraît; c'est ce qu'on m'avait dit, je ne sais pas pourquoi, c'est ainsi, je ne veux pas vraiment le savoir. Le bateau hurlait, j'étais très détendu parce qu'une douleur s'en était allée, celle d'un soir où j'avais bu plus qu'il ne fallait...

Je pensais à la tâche qui m'attendait pour toute ma vie, ma tâche à laquelle je me dérobaï peut-être, ma tâche qui n'avait pas de sens, qui était une sorte d'habitude lentement

établie, ou peut-être fixée d'avance bien avant moi... Cinq meuglements avaient troublé le soir parce qu'un bateau partait accomplir son trajet, toujours le même, on l'entendrait encore bientôt, ici ou ailleurs, on l'entendrait crier qu'il ne voulait pas partir, ce qui ce soir-là me donnait à penser que décidément, j'étais toujours lyrique le lendemain d'une cuite.



La plage se déroulait devant moi, elle était comme toutes les plages, mais c'était la plage où j'allais. J'en connaissais tous les coins et les recoins, mais jamais je ne m'en lassais; d'ailleurs il était impossible que je m'en lasse, je ne m'attendais à rien. En descendant je pensais au patron qui avait cru à mon mensonge, qui y croirait malgré moi, puis j'oubliais, je pensais alors au capitaine qui s'en était allé de par le vaste monde comme nous disions pour nous moquer de lui, qui s'en était allé de cette île, la cinquième aurais-je pu dire, pour être cohérent.

Joël ROUSSIEZ

La géographie personnelle de Joël Roussiez s'est constituée entre le Jura, où il est né, Nantes, où il vit, et l'Europe Centrale, dont la littérature le passionne, et sa Cinquième île pourrait bien être le produit de ces trois terroirs. Méditation sur l'action et la création, regard ironique sur cette même méditation, ce roman est aussi le récit férocement drôle des tentatives d'insertion dans la vie d'une île jamais nommée, et pourtant reconnue par le lecteur qui sort du livre convaincu qu'il a lui aussi tenté de vivre dans la même...